

***Après le pont où se rencontrent
les rivières***

JINYOUNG KIM

***Trou noir et
rituels familiaux***

STÉPHANIE ROLAND

Des symboles de la famille ponctuent les œuvres de Jinyoung Kim et de Stéphanie Roland, dont les démarches – de nature autobiographique pour l'une et évoquant un univers scientifique pour l'autre – se rencontrent pour s'interroger sur les rapports de proximité et de distance qui sous-tendent les liens et les rituels familiaux.

Autour du symbole de la maison comme ancrage de l'identité, Jinyoung Kim propose une quête sur l'origine dans un voyage vers son pays natal, la Corée du Sud. L'artiste y retrouve la maison de son grand-père paternel et la place au cœur de ses réflexions sur son histoire personnelle d'immigration. Représentant d'abord un espace de retrouvailles, la maison évoque l'histoire de sa famille, de ses origines mais aussi de ce qui a été laissé derrière elle. Certaines photographies retracent le parcours intime du retour en ces lieux, qui deviennent ensuite la scène de recherches et d'interventions artistiques. L'intérieur de la maison est scruté minutieusement, et les objets qui s'y trouvent sont déplacés, composant des assemblages qui témoignent à la fois de l'attachement familial et de la difficulté de tout conserver avec soi.

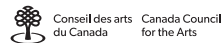
Sur des fonds bleus évoquant les profondeurs de l'univers se dessinent les motifs d'une recherche sur les rituels familiaux. Puisant à la fois dans l'imaginaire du cinéma et de la science, Stéphanie Roland met en scène des objets du quotidien qui sont sortis de leur contexte pour prendre part à une intrigue mystérieuse. Dans une ambiance de science-fiction, la représentation de liens familiaux entre en collision avec celle des phénomènes cosmiques, comme si les complexités de la psychologie familiale pouvaient interagir avec celles de l'astrophysique. Entretenant un rapport presque sculptural avec la photographie, l'artiste transforme tour à tour l'objet en image et l'image en objet, construisant ainsi une fiction photographique qui nous transporte dans un espace où il est presque possible de toucher aux trous noirs.

23 OCTOBRE – 22 NOVEMBRE 2015



WWW.VUPHOTO.ORG

PRATIQUES PHOTOGRAPHIQUES
BLOG.VUPHOTO.ORG



JINYOUNG KIM

L'EXPÉRIENCE MIGRATOIRE TEMPORALISÉE ET SPATIALISÉE

JULIE ALARY LAVALLÉE

Faisant de sa pratique visuelle un espace d’exploration et de négociation de son identité fractionnée, Jinyoung Kim présente une combinaison d’œuvres réalisées en Corée du Sud. Leur rassemblement dresse un portrait personnel du lien qu’entretient l’artiste avec la maison de son grand-père, allégorie de l’ancrage identitaire et de relations humaines déterminantes.

Kim est retournée dans son pays natal accompagnée de son père, qui n’y avait pas encore remis les pieds depuis son départ vers le Canada. Les clichés de *The Fathers in Sanctuary* documentent la demeure de son aïeul, l’intérieur comme l’extérieur, qui cristallise chez elle des souvenirs d’un chez-soi bien réel, nourri à distance grâce à la mémoire, mais devenu étranger. Les objets photographiés – des récipients entassés comme des portraits encadrés à la fois anciens et plus récents – soulignent le rythme journalier, mais aussi le temps qui façonne et s’immisce entre les générations. L’autoroute galopante, voire envahissante, qui borne la maison familiale témoigne des changements radicaux qu’ont dû subir les lieux qui, selon l’artiste, restent néanmoins immuables.

Avec *Objects on the Rooftop*, elle déplace la représentation sur le toit, où des objets usuels sont disposés selon diverses configurations. Ventilateur, briques, chaises et tapis sont parfois regroupés pour simuler une maison imaginaire sans murs. Plus souvent, ces objets sont ironiquement ficelés, comme s’ils étaient prêts à être démenagés ou entreposés pour un temps imprécis. Ils rendent compte d’une absence tout comme d’un désir fondamental de conjuguer endroit d’attachement et quotidien en transformation ou encore de construire un pont qui faciliterait l’union du passé et du présent.

Les études diasporiques insistent particulièrement sur l’apport des technologies dans le maintien et le

développement de connexions transnationales parmi les membres d'une communauté déterritorialisée avec ceux demeurés au pays. Au lieu de simuler ce rapprochement partiel que permettent les avancées actuelles, Kim transporte la caméra dans son pays natal afin qu'elle témoigne d'une nostalgie persistante et de cette proximité physique interrompue que même la technologie n'arrivera jamais entièrement à combler.

Jinyoung Kim est titulaire d'un baccalauréat en beaux-arts de l'université torontoise OCAD et d'une maîtrise en beaux-arts de l'Université Concordia. Ses œuvres ont été présentées à Toronto et à Montréal, notamment à la Galerie Leonard-et-Bina-Ellen, à la Galerie Lilian Rodriguez et à l'Espace Cercle Carré. En 2014, elle a fait partie des candidats pour les Bourses Claudine et Stephen Bronfman en art contemporain, et a été récipiendaire de la Roloff Beny Foundation Fellowship in Photography. Kim vit et travaille à Montréal.

Julie Alary Lavallée prépare actuellement sa thèse de doctorat en histoire de l'art à l'Université Concordia, traitant de l'art contemporain de l'Inde dans le champ des études muséales et diasporiques. Ses recherches portent notamment sur la participation de la diaspora indienne dans le cadre d'expositions nationales d'art contemporain indien. Coordinatrice aux communications et aux archives du centre OPTICA, elle publie régulièrement dans les revues spécialisées en art contemporain et agit à titre de vice-présidente au sein du conseil d'administration du centre d'artistes Studio XX.

STÉPHANIE ROLAND

LES GRANDS PAPIERS

FRANÇOIS MATHIEU

Les grands papiers voyagent enroulés.

Elle a soupesé les bleus d’architecte lestés de bois et d’ammoniac. Se tournant vers la lumière, elle projeta son regard dans le tube, au travers des coupes et des élévations. En tirant, en tapant le rouleau, les laminages semblaient vouloir se dilater un peu, hors foyer.

L’espace se déploie dans les piles de pages télescopées les unes autour des autres. S’additionnant, les impressions appellent un grand vide, d’un bleu d’encre. Un bleu saturé, sans échelles ni repères. Un monde pourtant jalonné de cartouches, de légendes et de raccordements de tubes, emboutis dans toutes les directions.

Le temps qu’il faut, les vues en plans ont séjourné dans l’espace, bavant dans les marges. Le bleu profond s’est installé à demeure dans l’atelier, comme un postulat d’infini entre les murs. Demain et les autres jours, elle pourrait dérouler ce bleu-là et peut-être en fouler les feuillets, creuser latéralement. L’installation va s’installer dans la poussière. Les miroirs des télescopes vont se retourner et les cartes montrer leur épaisseur. Le temps pourrait lui aussi ne plus savoir encadrer la suite des choses.

Les architectes du ciel se partagent l’infini. Juste en retrait des bornes plantées dans le monde, c’est quelque part en eux qu’ils prennent appui pour trianguler les perspectives, se les relayant et les retournant sur elles-mêmes. Pour seul uniforme, ils arborent des bleus aux genoux, aux coudes, puis les portent dans la tête. Comme les sceaux de ceux qui cherchent au loin et qui défont les sceaux.

Née en 1984, **Stéphanie Roland** vit et travaille principalement à Bruxelles, mais aussi autour du monde au rythme des résidences d’artistes auxquelles elle participe activement. Elle y développe un travail multidisciplinaire et des expérimentations autour de l’image photographique, en questionnant l’aspect fictionnel du médium et son rapport au cinéma. Ses œuvres ont été présentées dans de nombreuses expositions à l’international, notamment à Los Angeles, Buenos Aires, Barcelone et Athènes. Diplômée de l’École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre, elle est également récipiendaire d’un grand nombre de prix et bourses, notamment la bourse de la Fondation de la Vocation, le Prix Médiatique du public et le Full Contact Award 2012 du festival international de photographie Scan de Tarragone. Elle a récemment été mise en nomination pour le Prix HSBC pour la Photographie ainsi que pour le prix Oskar Barnack Leica.

L’artiste souhaite remercier le Bureau International Jeunesse de la fédération Wallonie-Bruxelles.

François Mathieu est d’abord passé par la philosophie avant de se consacrer aux arts plastiques, qu’il pratique maintenant depuis vingt-cinq ans. On le connaît principalement comme sculpteur. Il est également chargé de cours à l’École des arts visuels de l’Université Laval. Suivant la parution d’un essai sur les cloches d’église, chez Septentrion en 2010, il a publié un livre d’artiste aux éditions J’ai VU en 2011. Il vit et travaille à St-Sylvestre, au sud de Québec.